

commencement de l'année scolaire, mais qu'il ne pourrait achever son programme s'il devait faire une répétition à chaque leçon. Pour accomplir toute cette tâche, il aurait fallu diviser ses élèves en deux années; les membres du Bureau lui firent observer que cette demande ne pourrait être accordée que par le rétablissement du cours de philosophie sur l'ancien pied de deux années.»⁵⁾)

Le 27/9/1836 la Commission du Gouvernement réunit en une conférence le Bureau d'Administration et le corps enseignant de l'Athénée pour leur soumettre la fameuse réforme élaborée par le Nassovien Traugott Friedemann. Après que la conférence, à l'unanimité, se fut prononcée pour la parité des deux langues «véhiculaires» dans les cours des langues anciennes, Mersch, avec le concours des professeurs Barreau, Dutreux et Paquet opta «pour l'emploi exclusif du français dans les autres cours, alors que les autres professeurs et les membres du Bureau d'Administration proposèrent l'emploi de l'allemand dans les cours d'histoire et de géographie.»⁶⁾ Le fait que Barreau se rétracta, ne fit que durcir l'attitude de Mersch, qui trouvait sûrement encore à critiquer la nouvelle réforme lorsqu'il constata que l'on allait supprimer le cours de physique en II^e, en le remplaçant par un cours d'encyclopédie des sciences de deux heures. Cette mesure «donna lieu à une controverse ardemment débattue.»⁷⁾

On ne sera pas loin de la vérité en supposant que la réforme Friedemann, imposée le 24/4/1837, aura incité notre arrière-grand-oncle à quitter la chaire de physique (où il fut remplacé par le Hollandais P. J.-J. van Kerckhoff, v. fasc. VI) et à se familiariser avec l'idée de donner suite aux sollicitations de son ami Ward de venir en Amérique.

Pour le moment, jetons encore un regard en arrière et replaçons-nous au mois de mars 1836 qui vit Sam Ward tenir sa promesse et venir rendre visite à Charles Frédéric Mersch. Toutefois, Ward arriva en la capitale du Grand-Duché, sa santé fortement ébranlée par une chute qu'il venait de faire. De bons soins lui furent prodigués par le docteur J.Th. Wurth, intéressant personnage de qui nous avons déjà parlé aux fasc. I (p. 66) et XV (p. 196).

D'anciennes connaissances de Paris et de nouveaux amis qui lui amena Ch.-Fr. Mersch formèrent un joyeux cercle autour du lit de Sam Ward, logé au n° 12 de la rue Wiltheim (maison Wittenauer), avec une vue splendide sur les fortifications et les alentours.

L'ami américain — en dépit de son genou luxé — passa des semaines heureuses à Luxembourg où il s'était particulièrement attaché à Madame Mersch-Mousel et aux enfants des époux A. Pescatore-Beving et Ph.-Ch. Munchen-Well. C'étaient Pierre Pescatore et ses soeurs Lily (fiancée à Auguste Dutreux) et Marie (future Madame de Scherff) (v. fasc. II, p. 514 s.); Madame Willmar-Munchen et ses frères Jean-Pierre, Charles et Alphonse ainsi que leur jolie soeur cadette Rose avec laquelle Sam Ward avait, comme il convient, entamé un flirt (v. fasc. II, p. 385 s.).

Un soir, alors que Sam Ward était presque rétabli et que les heures filaient en compagnie des Munchen, il y eut une telle tempête que ses hôtes insistèrent pour qu'il logeât en leur demeure. Plus tard Ward raconta qu'il avait passé une nuit «infernalement anxieuse et fiévreuse et qu'il s'était réveillé plus exténué que